

Les écritures indigènes de la conquête du Pérou : recreation historique et résistance

HÉLÈNE ROY

UNIVERSITÉ DE POITIERS – CRLA-ARCHIVOS

1. Les grandes défaites constituent un thème de prédilection de l'histoire qui cherche à en comprendre les enjeux, les origines et les effets. Pour nourrir leur discussion, les historiens se basent sur des récits de la défaite, et notamment ceux produits par leurs acteurs, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus. Même si l'approche comparatiste de ces récits, en croisant les regards sur un seul et même événement historique, est le gage d'une compréhension globale et achevée de l'objet d'étude, une attention particulière est portée aux écrits de ceux qui subissent la défaite, notamment depuis l'apparition d'un certain relativisme culturel dans les sciences humaines (Levi-Strauss, 2001 ; Angaut, 2011).
2. À cet égard, un cas est hautement significatif : celui de la conquête espagnole du Nouveau Monde, et de la consécutive chute des empires précolombiens. Durant de nombreuses années, les études dans ce domaine ont été dominées par une vision euro-centrée, privilégiant le point de vue espagnol, en tout cas européen, sur cette parcelle de l'Histoire intercontinentale et mondiale. La nécessité de s'interroger sur un événement historique d'importance majeure pour le Vieux Continent, de même que la facilité d'accès aux sources – des chroniques, des récits de voyage et autres journaux de bord écrits pour leur majorité en espagnol et conservés dans des archives institutionnalisées, comme à Séville – expliquent la profusion de ces travaux. À l'inverse, la rareté des sources où les autochtones eurent l'occasion de s'exprimer, la difficulté que suppose leur traitement lorsqu'elles sont en langue indigène, le filtre de la traduction lorsqu'elles sont écrites en espagnol ont joué comme un frein à une entreprise pourtant nécessaire. À la fin des années 50, et plus encore dans les années 60-70, une génération d'historiens a focalisé son attention sur le point de vue de l'« autre ». La « vision des vaincus », tel est le nom de ce courant historique dont les principaux représentants – Miguel León Portilla (León Portilla, 2003) pour le Mexique, Nathan Wachtel (Wachtel, 1971) pour le Pérou et Tzvetan Todorov

rov (Todorov, 1982) pour une réflexion plus générale sur l'Amérique dite latine – ont contribué à rassembler et à analyser les écritures indigènes de la Conquête. Mais quel est le statut accordé à ces récits au juste ? Peuvent-ils être considérés comme fiables par les historiens ?

3. Pour tenter de répondre à ces questions, il convient de considérer les différentes formes que peuvent prendre de tels récits. Dans certains cas, ils s'apparentent à un acte de contrition, un aveu de faiblesse de la part de ceux qui les écrivent et qui acceptent par ce biais leur sort de vaincus. L'écriture apparaît alors comme un moyen d'expliquer et de justifier la défaite. Dans d'autres cas, on peut voir dans ces récits une ultime provocation, voire un refus du statut de vaincus. L'écriture devient alors un outil pour s'opposer ou nier la défaite. Ces considérations nous invitent à poser une question qui articulera toute la première partie de cette étude : dans quelle mesure les différentes écritures de la défaite constituent-elles une réélaboration de l'histoire ? Nous apporterons des réponses à travers l'étude d'un corpus varié de récits indigènes de la Conquête du Pérou. Plus que nulle part ailleurs en Amérique, c'est au Pérou que l'arrivée des Espagnols a généré des sentiments ambivalents parmi la population autochtone, déjà divisée à cette époque par un impérialisme inca galopant ainsi que des régionalismes exacerbés à cause d'une guerre de succession. Cette particularité nous permettra de mieux rendre compte des *visions*, au pluriel, des vaincus, lesquels ont trop souvent été réduits à une catégorie homogène et englobante. Les quatre récits choisis sont les suivants : 1) la célèbre chronique de l'Indien Felipe Guaman Poma de Ayala ; 2) la lettre-récit du souverain néo-inca Titu Cusi Yupanqui ; 3) les drames de la mort d'Atahualpa ; 4) le mythe d'Inkarrí. Notre choix s'est porté sur deux récits datant de l'époque coloniale, mais aussi sur des récits récents, issus de la tradition orale, et dans lesquels les Andins racontent, aujourd'hui encore, les événements de la conquête espagnole.

La chronique de Felipe Guaman Poma de Ayala : une histoire-fiction engagée

4. *El primer Nueva corónica y buen gobierno*, chronique monumentale que l'Indien Felipe Guaman Poma de Ayala adresse au roi d'Espagne en 1615, a donné lieu à des interprétations multiples quant au projet de son

auteur. Nous ne discuterons pas ici de ces controverses, que nous laissons aux spécialistes, préférant nous en tenir à définir la version que Guaman Poma livre de la conquête espagnole. Le récit se compose de deux parties : la première raconte l'histoire des Incas, leur organisation politique et l'arrivée des Espagnols ; la seconde, intitulée «buen gobierno», décrit l'œuvre des Espagnols dans la vice-royauté du Pérou à son époque. La perspective est celle d'un «ladino», bilingue et chrétien : nous savons en effet qu'il fit office de secrétaire et d'interprète lors de la campagne d'extirpation des idolâtries du mouvement Taqui Oncoy¹ ou encore lors d'une enquête visant à définir la destination de terres usurpées aux Indiens dans la région de Huamanga². Du fait de son identité *ladina* et de ses fonctions au sein de l'appareil colonial, Guaman Poma se présente comme une personnalité hybride et complexe, dont l'écriture réalise une synthèse des codes culturels andins et espagnols. Dès lors, on comprendra que sa vision de l'invasion espagnole soit éminemment paradoxale.

5. D'un côté, Guaman Poma minimise le traumatisme produit par l'invasion, en considérant l'expérience de la colonisation comme une source d'enseignements. Il admet l'explication morale et juridique de la conquête fournie par les propres péninsulaires : cette nécessité d'évangéliser les Indiens pervertis par l'idolâtrie. Dans sa version de l'histoire andine, Guaman Poma découpe le temps en différents âges : les hommes du premier âge («uari uiracocha runa») étaient des descendants de Noé et avaient une grande connaissance du vrai Dieu. Or, au fil des générations, les Andins perdirent cette connaissance, sombrant peu à peu dans la perversion de l'idolâtrie, dont l'apogée correspond à l'âge inca. Guaman Poma projette enfin un âge futur, postérieur à la période coloniale, qui verra le retour du Christ sur terre. Cette vision de l'histoire andine avec l'irruption espagnole comme porteuse d'un sursaut chrétien salvateur après la décadence religieuse inca, alors même que par ailleurs le chroniqueur louera les bienfaits de leur orga-

1 À plusieurs reprises, le chroniqueur mentionne sa collaboration aux côtés de l'extirpateur espagnol Cristóbal de Albornoz «Todo lo escrito de los pontífices lo sé porque fui sirviendo a Cristóbal de Albornoz, visitador general de la Santa Madre Iglesia, que consumió todas las uacas, ídolos y hechicerías del reino»(Guaman Poma de Ayala, 2008 [1993], f. 280 [282] ; 209). «Todo lo dicho de los hechiceros lo vide cuando el señor Cristóbal de Albornoz, visitador de la Santa Iglesia, castigó a muy muchos indios.» (Ibid., f. 283 [285], ; 213)

2 Notre chroniqueur fut engagé comme interprète par le juge Gabriel Solano de Figueroa qui devait statuer sur la restitution de terres aux Indiens yanaconas de Diego Gavilán. Le procès débuta en 1591 ; à la suite de son enquête en 1594, le juge se prononça en faveur de la restitution (Prado Tello y Prado Prado, 1991, 128-129).

nisation politique, est loin d'être anodine. D'après l'historien Franklin Pease, le récit du chroniqueur s'inscrit en partie dans le prisme de la propagande anti-inca du vice-roi Francisco de Toledo, car tout comme elle, il tend à justifier la présence coloniale en délégitimant la dynastie inca, dont il souligne l'idolâtrie et la mauvaise influence sur les Indiens (Guaman Poma de Ayala, 2008 ; XXXIII-XXXVI).

6. Parallèlement, dans sa tentative pour légitimer l'invasion espagnole, Guaman Poma rapporte un fait spécifique qui le mène à nier l'idée, d'inspiration toledienne, selon laquelle les Indiens auraient été soumis au terme d'une conquête qualifiée de « guerre juste » : d'après le chroniqueur, le souverain inca Huáscar aurait cédé pacifiquement la souveraineté autochtone au roi d'Espagne, par l'intermédiaire d'un ambassadeur, qui ne serait autre que son ancêtre. S'il est vrai que cette version de l'histoire, qui est mentionnée dans deux autres sources – Anello Oliva et Garcilaso Inca³ –, constitue pour Guaman Poma une occasion bien trop opportune de valoriser son lignage, elle lui permet surtout de nier la soumission des Indiens par les armes espagnoles. Ce fondement de la pensée de Guaman Poma explique pourquoi il condamne les compensations méritoires attribuées aux conquérants par le biais des *encomiendas*, mais aussi toutes les réformes du vice-roi Toledo visant à rationaliser l'exploitation de la main-d'œuvre indigène, comme le tribut, la *mita* minière ou encore les réductions d'Indiens. De la même manière, le chroniqueur déplore la perte des droits des « seigneurs naturels » et fustige la décision de Toledo d'ordonner l'exécution du dernier Inca de Vilcabamba. Comme l'ont démontré les historiens Franklin Pease et Rolena Adorno, on retrouve dans ces marqueurs du récit de Guaman Poma de véritables réminiscences du discours de Bartolomé de Las Casas (Guaman Poma de Ayala, 2008 ; XXXVII / ; Adorno, 1989 ; 88). En définitive, on notera que la vision de la conquête dans la *Nueva Corónica* est empreinte d'une dimension idéologique dont les composantes – toledienne

3 “En este fin y blanco despachó Huáscar una embajada a Huaman Mallqui Topa Yndio Orejón de la sangre real a don Francisco Pizarro pidiéndole que pues era hijo del sol venía a deshacer agravios, deshiciese el muy exorbitante que padecía de su hermano Atahualpa” (Anello Oliva *apud* Guaman Poma de Ayala, 2008 ; xxxvii). “tuvo el Gobernador un embajador del desdichado Huáscar Inca, que no se sabe cómo pudo enviarlo según estaba oprimido y guardado en poder de sus enemigos. Sospechóse que lo envió algún curaca de los suyos de lástima de ver cuál tenían los tiranos al verdadero Inca, señor legítimo de aquel Imperio. Pedía con mucha humildad la justicia, rectitud y amparo de los hijos de su dios Viracocha, pues iban publicando que iban a deshacer agravios” (Inca Garcilaso de la Vega, 1944 ; 60)

et lascasienne –, aussi contradictoires soient-elles, confirmant ainsi le caractère paradoxal de l'œuvre, n'en restent pas moins prégnantes. En d'autres termes, l'histoire de la conquête chez Guaman Poma correspond à une construction idéologique dans laquelle le passé est défini à l'aune d'une situation présente.

La Instrucción de Titu Cusi Yupanqui : le legs politique d'un souverain insoumis

7. Nous nous intéresserons ici au cas d'un autre récit indigène de la conquête du Pérou : celui produit par l'Inca insoumis de Vilcabamba, Titu Cusi Yupanqui. Dans le contexte des négociations de paix avec les autorités coloniales, le souverain néo-inca dicta en 1570 une longue lettre, *Instrucción al licenciado Lope García de Castro*, où il livra sa version de l'arrivée des Espagnols. Traduit par l'augustin missionné à Vilcabamba, Marcos García (Mazzotti, 1996 ; 85-87), et transcrit par le métis Martín Pando, le récit de Titu Cusi Yupanqui revient par le détail sur l'épisode de Cajamarca, les ambassades que son père Manco Inca dépêcha auprès de Francisco Pizarro, l'alliance entre les deux personnages, les humiliations subies par le souverain autochtone, sa fuite de Cuzco en direction de Vilcabamba, et enfin son assassinat par les sept almagristes ayant trouvé refuge auprès de lui après la bataille de Chupas. Le récit est empreint d'un dramatisme palpable à travers les pleurs en chœur des Indiens devant le sort que les Espagnols réservent à Manco Inca, mais aussi d'une certaine théâtralité, avec l'apparition de longs discours au style direct et de nombreuses répétitions, autant de marqueurs qui trouvent leurs origines dans la tradition narrative inca (Lienhard, 2011 ; 163-183). En incorporant à sa chronique des éléments propres aux discours oraux indigènes, Titu Cusi Yupanqui inaugure « un genre littéraire totalement nouveau et original » (Cusi Yupanqui, 2006 ; XXI). L'hybridité générique de la *Instrucción*, au carrefour de l'histoire et de la fiction, du témoignage ou de « l'impossible chronique », a d'ailleurs particulièrement retenu l'attention des chercheurs soucieux de caractériser les récits indigènes de la conquête (Salomon, 1982 ; Chang-Rodríguez, 1982). Si cette particularité du récit de Titu Cusi Yupanqui, défini par certains comme genre littéraire, nous en dit long sur la dimension en partie fictionnelle des événements rapportés, il est un autre aspect qui doit

nous convaincre définitivement que le texte suppose une forme de gauchissement de l'histoire.

8. La lettre-récit en question avait pour vocation d'être lue devant le roi Philippe II par Lope García de Castro, ancien gouverneur du Pérou, qui était chargé par Titu Cusi Yupanqui de négocier certaines prérogatives en vertu des accords signés à Acobamba. Fondamentalement, il s'agissait pour Titu Cusi Yupanqui d'anoblir sa lignée et de revendiquer des droits dynastiques. Autrement dit, l'écriture de la *Instrucción* était présidée par une intention politique ayant nécessairement orienté le discours de son auteur. Pour faire valoir ses droits de « seigneur naturel » du Pérou, l'habile dirigeant néo-inca a non seulement rehaussé l'image de son père (Estensoro Fuchs, 2005 ; 124-125), mais, surtout, s'est appuyé sur le droit colonial et le débat nourri par Bartolomé de Las Casas quant à la légalité de la conquête. Cette dimension de son récit avait déjà été soulignée par différents chercheurs, qui se sont notamment interrogés sur le rôle de médiateur de l'augustin Marcos García (Mazzotti, 1996 ; 85-87) ; or, comme nous l'avons démontré dans un article publié en 2014 (Roy, 2014), l'écriture de Titu Cusi Yupanqui reflète une parfaite maîtrise de la pensée lascasienne, et ce, à double titre. Sur le fond, le dirigeant néo-inca réemploie tant le terme que le concept de « seigneurs naturels », et présente sa révolte comme une « guerre juste » au regard de l'usurpation violente de la souveraineté autochtone. Sur la forme, il reprend un discours manichéen, dans lequel les Indiens innocents par nature sont opposés à des conquérants cruels et avides d'or, ce qui lui permet de présenter la conquête sous la forme d'un antagonisme moral, culpabilisant pour l'adversaire. Le récit de Titu Cusi Yupanqui tire donc profit de l'idéologie lascasienne, qu'il met au service d'intentions politiques dont nous avons par ailleurs cherché à définir la nature exacte. S'il apparaît clairement que le rebelle de Vilcabamba avait conscience d'être incapable de restaurer l'Empire inca, nous pensons qu'il ne cherchait pas non plus une issue conciliatrice qui l'écarterait définitivement du pouvoir. Sa vision de la conquête, ainsi que le recours à l'idéologie lascasienne et aux outils typiquement occidentaux – comme l'écriture, le droit – le placent clairement dans un rapport de complémentarité conflictuelle avec le monde espagnol (Chang-Rodríguez, 1982). Titu Cusi Yupanqui appellerait de ses vœux une inversion des relations dominants / dominés, selon un principe d'alternance cyclique du pouvoir, à l'image du régime dyarchique que connurent les Incas avec un souverain en position *hanan*

(supérieure), un autre en position *hurin* (inférieure). En définitive, parce qu'elle constitue le jalon d'un projet politique visant à favoriser Titu Cusi Yupanqui, sa chronique historique ne doit pas être considérée autrement que comme un récit orienté de la défaite inca.

Récits contemporains de la conquête et millénarisme

9. Face à la rareté des sources autochtones datant de l'époque coloniale, et à la difficulté que pose leur traitement en raison des enjeux idéologiques ou politiques qui y président, certains historiens ont eu recours à des récits contemporains de la conquête : issus de la tradition orale, vecteurs inconscients de récits plus anciens, on les retrouve disséminés dans les Andes, sous différentes formes. Les représentations dramatiques de la mort d'Atahualpa, données lors de fêtes votives dans différentes communautés du Pérou et de la Bolivie, mettent en scène l'arrivée des Espagnols sur les côtes péruviennes et la mise à mort du souverain autochtone à Cajamarca. Le mythe d'Inkarrí, quant à lui, principalement localisé au Pérou et en Bolivie, et plus minoritairement au Chili et en Argentine, raconte la mort du dernier souverain inca et projette son retour dans un futur plus ou moins proche. Ces deux récits de la défaite inca se fondent sur des faits réels, des événements historiques survenus presque cinq siècles plus tôt. Pour autant, une grande liberté vis-à-vis de l'Histoire caractérise leurs scénarii.
10. Un exemple significatif, qui est d'ailleurs commun aux deux traditions mentionnées, porte sur l'épisode de la décapitation du souverain inca. La plupart des représentations dramatiques font mourir Atahualpa par ce moyen⁴, alors même que l'histoire a retenu qu'il fut exécuté par le supplice du garrot⁵. L'idée selon laquelle Atahualpa aurait été décapité n'est pas nouvelle, puisque l'on en retrouve des traces dès le XVI^e siècle. D'après le cacique de Huarochirí, Diego Chuqui Xulca, présent au moment des évé-

4 D'après nos lectures, seule la version d'Oruro (Bolivie) rapporte une mort sous les balles espagnoles. Cela dit, ce scénario est contradictoire avec le passage où Pizarro menace Atahualpa de choisir entre sa couronne et sa tête.

5 À ce sujet, on consultera entre autres les chroniqueurs de la Conquête. «[Francisco Pizarro] sentenció a muerte a Atahualpa, mandando le diesen garrote» (Pizarro, 2013 ; 72). «aunque estaba sentenciado a ser quemado vivo, se le dió una vuelta al cuello con un cordel y de este modo fué ahogado» (De la Hoz, 1968 ; 281). «El gobernador mandó que no lo quemasen, sino que lo ahogasen atado a un palo en la plaza, y así fué hecho» (De Jerez, 1968 ; 263).

ments de Cajamarca : «vió que allí mataron al dicho Atabalipa y le vió cortar la cabeza» (Pease, 2005 ; 90-91 ; Guillén Guillén, 2005 ; 657). La déclaration du cacique intervient dans un contexte particulier, dans la mesure où il répondait à des fonctionnaires coloniaux qui avaient convoqué les témoins de la rencontre de Cajamarca. Or, la démarche des fonctionnaires n'était pas innocente : elle visait à décrédibiliser l'action de Francisco Pizarro avec l'objectif de mettre un terme aux prétentions de son héritière, qui réclamait la reconnaissance pécuniaire des mérites de son père. Dans ce contexte peu propice à l'établissement de la vérité, on est en droit de penser que la déclaration du cacique, qui date de février 1573, soit cinq mois après la décapitation, celle-ci avérée, de Tupac Amaru, le dernier Inca de Vilcabamba, sur la place publique de Cuzco, correspond en fait à la tradition orale andine. En effet, tout porte à croire qu'une association entre la mort de ce dernier et celle d'Atahualpa a eu lieu dans les esprits. La même association apparaît au début du XVIIe siècle dans les dessins que Guaman Poma consacre aux deux exécutions (figures 1 et 2) (Guaman Poma de Ayala, 2008 ; f. 390 – 297 / f. 451 – 347).



Figure 1 : Conquista. Córtañle la cabeza a Atagualpa Inga, umanta cuchun. De cómo murió Atagualpa en la ciudad de Cajamaraca.



Figure 2 : « Buen Gobierno. A Topa Amaro le cortan la cabeza en el Cuzco »

11. Franklin Pease mentionne également une peinture intitulée «La degollación de D. Juan Atahuallpa en Cajamarca» conservée à la pinacothèque du musée d'archéologie de l'Université de Cuzco qui représente la décapitation d'Atahualpa (Pease, 2005 ; 91). Bien qu'aucune étude ne permette de dater précisément cette toile, l'opinion commune est qu'elle remonterait à la fin du XVIe ou au début du XVIIe siècle (Valcárcel, 1933 ; 98-99). Ces quelques éléments indiquent que la tradition orale andine s'est très tôt emparée du thème de la décapitation du dernier souverain inca. Il constitue d'ailleurs le cœur du mythe d'Inkarri. S'il est désormais évident que les Andins se sont approprié cet épisode de la défaite inca en le réécrivant à l'envi, on peut se demander pourquoi ils perpétuent aujourd'hui encore l'image d'une décapitation, alors même qu'elle contrevient à la réalité historique.
12. Dans la tradition occidentale, la décapitation d'un souverain revient à faire tomber sa couronne, autrement dit à le déchoir. Cette idée apparaît dans plusieurs versions du cycle dramatique, au cours de l'épisode où les

dignitaires espagnols font comprendre au souverain inca qu'il a le choix entre céder sa couronne ou sa tête : [Almagro] «Yo vengo por orden de mi general Francisco Pizarro trayendo esta embajada de mi Ilustre Rey de España para tu Inca; no creyendo esta orden os llevaré la corona o la cabeza de vuestro Inca.» (Beyersdorff ; 315 ; 345 ; Hernando Balmori, 1955 ; 92 ; Meneses, 1987 ; 30 ; Lara, 1957 ; 128-131 ; 142-143)

13. Cependant, seules quelques versions dramatiques sont concernées par cet épisode. Nous pensons que la réponse se trouve ailleurs, dans l'idée très répandue qui fait de la décapitation une mort révoicable ; il suffit que les membres séparés soient de nouveau réunis pour redonner vie à un personnage dont la dimension, on l'aura compris, est mythique. Lorsque l'on met en relation le sort d'Inkarrí avec celui d'autres personnages, tels qu'Osiris dans l'Égypte ancienne ou les jumeaux du Popol Vuh au Guatemala, on s'aperçoit que dans tous les cas, après avoir été décapités, les héros descendent dans les entrailles de la Terre où leurs membres finissent par se ressouder, ce qui provoque leur résurrection. On peut alors parler de « mythes de résurrection » (Omer, 2009 ; 411-412). Dans les représentations de la mort d'Atahualpa, après avoir été décapité, le souverain inca entre, à l'instar de ses proches, mais aussi des métaux précieux, dans un espace souterrain. La décapitation d'Atahualpa semble donc obéir au modèle mythique précédemment défini. Ce n'est donc pas un hasard si l'exécution d'Atahualpa se réalise sous la forme d'une décapitation. Non seulement elle offre la possibilité d'un prolongement dramatique, mais surtout elle constitue une condition essentielle à l'apparition d'un messianisme inca. Les hommes andins s'approprient donc les événements de la conquête, en les récupérant, en les adaptant ou encore en les subvertissant, l'objectif étant en l'occurrence de nourrir des croyances millénaristes en un futur meilleur face à un présent souvent vécu comme décevant et empreint d'une profonde nostalgie pour le passé inca, alors idéalisé.

Les visions des vaincus : réélaboration de l'Histoire et fabrique d'utopies

14. L'ensemble des récits indigènes de la Conquête que nous avons examinés constituent des réélaborations de l'Histoire au service d'enjeux idéologiques, politiques ou millénaristes. Si l'on part du principe que la produc-

tion de discours ne s'affranchit jamais totalement des modèles de pensée d'une époque et d'une culture, et en admettant que l'on poursuive l'étude de cas, il en serait de même pour tous les autres récits relevant de la « vision des vaincus ». Comment donc exploiter ces sources, qui constituent au demeurant des témoignages originaux et variés de la conquête du Pérou ? Enfin, doit-on se résoudre à considérer ces récits comme une matière fictionnelle ? Cette démarche, si on devait la retenir, cantonnerait l'histoire dans une définition aujourd'hui désuète, comme discipline s'intéressant aux seuls événements, chargée de déverser le contenu des sources qu'elle exploite sans tenir compte de leur contexte d'écriture. Tout en considérant la dimension fictionnelle de ces œuvres, ce qui ouvre la voie à un champ d'études encore trop restreint, celui de la littérature coloniale, il est possible d'adopter une approche historique. D'aucuns se refusent à considérer la production liée à la découverte et la colonisation, qu'elle soit issue des rangs des vainqueurs ou des vaincus, comme un support aux études littéraires, préférant les assigner à la catégorie des témoignages ou des discours, mais derrière cette querelle des mots, c'est une véritable obsession qui transparaît, celle de chercheurs qui s'efforcent depuis des années, avec plus ou moins de succès, de délimiter les frontières entre la chronique, la relation, l'histoire (Poupeney Hart, 2000 ; *Id.*, 1992 ; *Id.*, 1991). Dans notre cas précis, on aurait tout intérêt à analyser l'acte d'écriture / de réécriture de la conquête et sa signification plutôt que de se livrer à une interprétation littérale des informations. Qu'il s'agisse de légitimer la chute de la dynastie inca, comme Guaman Poma, de s'y opposer, comme Titu Cusi Yupanqui, ou encore d'en discuter les circonstances, pour les Andins d'aujourd'hui, la production de récits sert dans tous les cas à expier la défaite, à en accepter toutes les facettes, mais aussi et surtout à en dépasser les limites temporelles pour se projeter dans un avenir meilleur. En effet, les différentes formes de récits abordées ont pour point commun d'imaginer un ordre où les relations dominants / dominés seraient redistribuées : bien que l'avènement de l'âge du Christ chez Guaman Poma suppose une autre vision messianique que celle de Titu Cusi Yupanqui ou des Andins du XXI^e siècle, l'écriture est pour ces trois instances un outil pour se représenter une forme de victoire qui leur est propre. On se demandera toutefois si de tels récits ne font qu'imaginer la victoire ? L'écriture ne serait-elle pas un moyen de la concrétiser ?

15. La fonction performative du langage, définie par Austin à travers sa célèbre formule *Quand dire, c'est faire*, permet d'envisager l'énonciation de certaines phrases non pas comme la simple affirmation d'un fait, mais bien comme sa réalisation (Austin, 1970). Il en va de même pour l'écriture, qui est parfois conçue comme un acte militant de la part de l'auteur. La plupart du temps, cet acte est conscient, voire revendiqué, mais il arrive parfois que les intentions de l'auteur n'affichent pas directement cette fonction, donnant lieu à une résistance qui ne dit pas son nom. On pensera par exemple au témoignage d'Anne Frank, dont l'insoumission à la barbarie nazie, en un mot à la mort, ne présidait en rien les intentions de la jeune fille au moment d'écrire son journal ; pourtant son récit fut considéré par la postérité comme un étendard de la résistance passive ou non violente contre le nazisme. Revenons à nos récits de la conquête du Pérou, et voyons dans quelle mesure leur écriture peut constituer un acte d'insoumission. En dessinant les contours de ce que serait la société idéale, façonnée par un messie de leur choix - le Christ chez Guaman Poma, l'Inca chez Titu Cusi Yupanqui et les hommes andins du XXI^e siècle -, les auteurs de ces récits remettent en question l'ordre établi dans lequel ils vivent. Raconter l'arrivée des Espagnols et la défaite revient en fait à façonner sa propre vision du passé pour concevoir un futur idéal et nécessairement différent du présent. Écrire la conquête ne revient pas à décrire des événements historiques ; c'est pour ces auteurs une manière de réélaborer l'Histoire en vue de la faire coïncider avec l'image qu'ils se font de la victoire, c'est résister contre un modèle unique, la société coloniale ou héritée du colonialisme, qui ne leur convient pas au moment où ils décident de prendre la parole. Dans cette optique, on peut donc dire que l'écriture des vaincus s'apparente à un acte, bien qu'utopique, profondément militant.

Bibliographie

ANGAUT Jean-Christophe, « Relativisme et anthropologie chez Claude Lévi-Strauss », *Archives ouvertes en Sciences de l'Homme et de la Société*, 14 décembre 2011. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00650850> [page consultée le 24.04.2016].

AUSTIN J. L., *Quand dire, c'est faire* [Trad. de l'anglais *How to do Things with Words*, par Gilles Lane, 1962], Paris, Seuil, 1970.

BALMORI Clemente Hernando, *La conquista de los Españoles y el teatro indígena americano*, Tucumán, Universidad Nacional de Tucumán, Facultad de Filosofía y Letras, 1955.

BEYERSDORFF Margot, *Historia y drama ritual en los Andes bolivianos (siglos XVI-XX)*, La Paz, Plural editores / Universidad Mayor de San Andrés, Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación, col. «Academia», 7), s. d..

CHANG-RODRÍGUEZ Raquel, « Writing resistance: Peruvian history and the Relación of Titu Cusi Yupanqui » in *From oral to written expression: natives Andean chronicles of the early colonial period*, Rolena Adorno (ed.), Syracuse N. Y. : Maxwell School of Citizenship and Public Affairs Syracuse University, 1982 p. 41-64.

CUSI YUPANQUI Titu, *History of How the Spaniards Arrived in Peru*, Dual-Language Edition, Translated, with an Introduction by Catherine Julien, Indianapolis / Cambridge, Hackett Publishing Company, 2006.

DE JÉREZ Francisco, «Verdadera relación de la conquista del Perú y provincia del Cuzco llamada la Nueva Castilla conquistada por Francisco Pizarro» [1534], Biblioteca Peruana. Primera Serie. Lima, Editores Técnicos Asociados, 1968, tomo I.

DE LA HOZ Pedro Sancho, «Relación para su majestad» [1534], Biblioteca Peruana. Primera Serie., Lima, Editores Técnicos Asociados, tome I, 1968.

ESTENSSORO FUCHS Juan Carlos, «Construyendo la memoria: la figura del inca y el reino del Perú, de la conquista a Túpac Amaru II», in *Los incas, reyes del Perú*, Natalia Majluf et al., Lima, Banco de crédito, 2005.

GUAMAN POMA DE AYALA Felipe, *Nueva Corónica y Buen Gobierno* (édition de Franklin Pease, vocabulaire et traductions de Jan Szemiński), Lima, Fondo de Cultura Económica, 2008.

GUILLÉN GUILLÉN Edmundo, *Ensayos de Historia Andina 1 Los Incas y el inicio de la guerra de reconquista*, Lima, Universidad Alas Peruanas / Academia de Historia del Perú Andino, 2005.

INCA GARCILASO DE LA VEGA, *Los comentarios reales de los incas* [1617], édition de Horacio H. Urteaga, Lima, Librerías e Imprenta Gil, 1944 [1918-1921].

LARA Jesús, *Tragedia del fin de Ataw Wallpa* [monographie et traduction de Jesús Lara], Cochabamba, Imprenta universitaria, 1957.

LEVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire* [1961], Paris, Albin Michel / UNESCO, 2001.

LIENHARD Martin, *La voz y su huella* [1990], La Habana, Fondo editorial Casa Las Américas, 2011, chap. VII « El homenaje ritual al Inca y su adaptación literaria en tres actos coloniales (Juan de Betanzos, Titu Cusi Yupanqui, Ollantay) ».

MAZZOTTI José Antonio, *Coros Mestizos del Inca Garcilaso. Resonancias andinas*, Lima, Fondo de Cultura Económica, 1996.

MENESES Teodoro, « Debate de Incas », Lima, *Kuntur Perú en la cultura*, 5, mayo-junio/1987.

PORTILLA LEÓN Miguel (coord.), *Visión de los vencidos* [1959], Madrid, *Historia 16 / Dastin*, « Crónicas de América », 2003.

POUPENEY HART Catherine, « Literatura colonial hispanoamericana: en torno a la reorganización de un área disciplinaria », *Scriptura* 8-9, 2000, p. 27-36.

POUPENEY HART Catherine, « La Crónica de Indias: intento de tipología », *Revista de Estudios Hispánicos*, 19, 1992, p. 117-126.

POUPENEY HART Catherine, « La Crónica de Indias: entre “historia” y “ficción” », *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. XV, 3, 1991, p. 503-515.

OMER Aurélie, « Ordonner le chaos. Unité et diversité des versions du mythe d'Inkarri », in, *Escritural* (« Filiations textuelles : nouveaux textes, nouvelles approches »), 2, Poitiers, Centre de Recherches Latino-Américaines – Archivos, 2009.

PIZARRO Pedro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, Lima, Fondo de Cultura Económica, 2013.

ROY Hélène, « El discurso neo-inca y su significado político: Vilcabamba entre sumisión, sincretismo y resistencia », *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Año XL, n°80, Lima-Boston, 2014, p. 87-101.

SALOMON Frank, « Chronicles of the impossible: notes on three peruvian indigeneous historians » in *From oral to written expression: natives Andean chronicles of the early colonial period*, Rolena Adorno (ed.), Syracuse N. Y. : Maxwell School of Citizenship and Public Affairs Syracuse University, 1982, pp. 9-33.

TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

VALCÁRCEL Luis E., «La tragedia de Atau Wallpa. Dos cuadros históricos del Cusco», Cuzco, *Revista del Museo Nacional*, t. 2, n°2, 1933, p. 98-99.

WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole. 1530-1570*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1971.

PRADO TELLO Mons. Elías y PRADO PRADO Alfredo, *Y no ay remedio...: Phelipe Guaman Poma de Aiala*, Lima, Centro de Investigación y Promoción Amazónica, 1991.